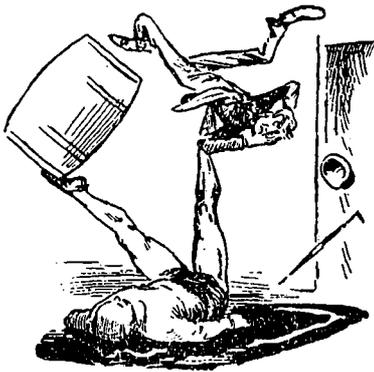


SE SERT MAINTENANT DU TÉLÉPHONE



I

Le créancier. — Aujourd'hui, c'est de l'argent qu'il me faut. Vite !



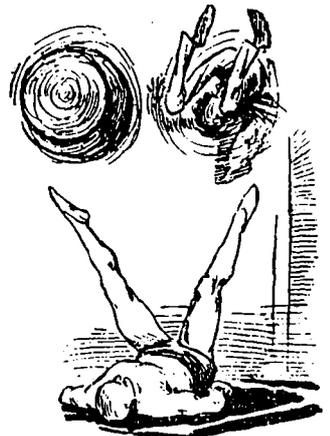
II

L'homme du cirque. — Hein ?



III

— Vous dites...



IV

... que...



V

— ... les affaires ne vont pas ?



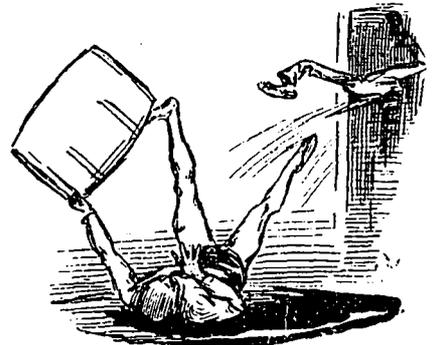
VI

— Mais, au contraire.



VII

— Voyez donc !



VIII

Vlan !

DORMEZ !

Passé, doux souvenir, resplendissante aurore,
Rêves d'amour, espoirs, saintes illusions,
Chimères du bonheur qu'à genoux on adore,
Ah ! laissez-moi du moins vos pures visions !

Pour moi, c'est bien fini, j'ai senti tout mon être
Tressaillir de douleur lorsqu'on vous emportait,
Et quand le gouffre noir, où tout doit disparaître,
S'ouvrit, large et profond, j'ai cru qu'on m'y jetait !

Il ne reste donc rien des vertes espérance,
Des bonheurs entrevus, des instants pleins d'émoi.
Hélas ! tout a sombré, tout, hormis les souffrances
Et les cuisants regrets que j'ai gardés pour moi.

Et maintenant, sans vous, ô fée enchanteresse,
Rose blanche, fiancée à l'aube du bonheur,
Éparpillant au vent l'inutile jeunesse,
J'irai dans les sentiers où j'ai laissé mon cœur.

J'irai loin des hameaux, loin des bruits de la ville,
Contempler en rêvant les couples enlacés,
Et seul, je referai notre amoureuse idylle,
En pleurant tristement sur nos beaux jours passés.

Où, seul, j'accomplirai le saint pèlerinage,
Et mon âme boira les douloureux parfums
Des amours d'autrefois, gardant comme une image,
Le pieux souvenir de nos bonheurs défunts.

Vous, dans la froide tombe, immobile et sans rêve,
Vous dormirez toujours, ne vous souvenant plus
Du passé radieux, de nos chants sur la grève,
Et des instants si courts de nos baisers perdus.

Et lorsque le printemps brodera sur la mousse
Les arabesques d'or de ses divins rayons,
Vous n'enrayerez plus, par votre voix si douce,
Les oiseaux querelleurs et les bécots papillons

Vous ne poursuivrez plus, dans leurs joyeuses courses
Les insectes moirés, fuyant votre pouvoir ;
Vous ne baignerez plus au bord des fraîches sources
Vos petits pieds d'enfant que j'aimais tant à voir,

Vous ne dormirez plus sur l'herbe parfumée
Dans le creux des vallons et des bois rajeunis ;
Vous n'écoutez plus sous la ramure aimée
Le doux gazouillement de la chanson des nids,

Vous n'attacherez plus en courant sous les branches
De printanniers mugnets à vos cheveux soyeux ;

Vous n'effeuillerez plus les pâquerettes blanches
En semant à vos pieds des tapis gracieux,

Quand septembre mettra ses rouges cornalines
Au front vert des buissons, empourprant les hameaux,
Vous ne cueillerez plus au penchant des collines
Les beaux fruits veinés d'or suspendus aux rameaux

Et quand apparaîtront les magiques aurores,
Dans le calme profond des grands bois endormis,
Vous n'éveillerez plus, par vos rires sonores,
Les merles, vos cousins, les pinsons, vos amis.

LE GÉNIE DE LA FINANCE



— Cette fois, je la tiens, la fortune ! C'était pourtant bien simple. Je vais acheter cent mille lapins à dix sous pièce et je vais les revendre trente sous,

Car tout vous souriait, tout chantait votre grâce,
Tout clamait votre nom, tout vous était printemps.
Les oiseaux, gais et fous, vous suivaient dans l'espace,
Formant une auréole autour de vos vingt ans.

La campagne pour vous prenait des airs de fête,
Les champs, en votre honneur, mettaient leurs beaux lac
Les prés vous saluaient, et, des pieds à la tête
Ibils ; l'ortaient pour floraisons des perles, des rubis.

Adieu, dormez en paix, ô dépuilles aimées,
Restes pieux et chers qui fûtes mon printemps !
Le vent qui vous emporte, ô cendres parfumées,
Dit à mon cœur meurtri : j'en terre tes vingt ans !

FRÉDÉRIC TRÉMEL.

FAUT TOUJOURS ACCEPTER A LA PAROLE DES AUTRES

Mlle Vieillepie. — Je vous assure, monsieur Nezfleuri, que je ne chante pas du tout.

M. Nezfleuri. — Au moins, mademoiselle, montrez votre bon vouloir.

M. Nezfleuri, à lui-même, (après que Mlle Vieillepie eut chanté). — Une autre fois, j'accepterai toujours la parole d'une personne.

PLUS BESOIN DE CHAMBRE

Un individu arrêté pour ivresse, est conduit dans une cellule et y passe la nuit. Le lendemain a lieu le procès.

Le juge. — Comment, vous, un homme âgé, un père de famille, vous vous enivrez ?

Le prisonnier. — Votre Honneur, c'est la première fois.

Le juge. — Puisque c'est votre première fois, et que vous êtes père de famille, je ne vous condamnerai qu'à une piastre d'amende.

Le prisonnier, (payant son amende). — Merci, monsieur le juge, et puis... si vous voulez louer ma chambre à un autre, je crois que je n'en aurai plus besoin.